

Chronique

Misère de l'écrivain en animateur culturel

- Cécile Guilbert,
- le 02/10/2019 à 06:00
- Modifié le 02/10/2019 à 08:00



«*Vous avez de la chance, vous faites un beau métier* », m'entends-je souvent dire par des gens que je croise dans des festivals littéraires ou simplement dans la rue. « *Ah oui ? vraiment ? Si vous saviez...* », ai-je souvent envie de répondre à ces éberlués dont j'imagine qu'ils ont soutenu les gilets jaunes à leurs débuts et n'hésitent pas à râler pour défendre à juste titre leurs revenus, leur sacro-saint pouvoir d'achat et leur dignité. Certes, n'étant pas un « emploi », le métier d'écrivain – a fortiori quand il est exclusif – est nourri de passion, d'engagement, par choix assumé des sacrifices qu'il suppose, de la précarité certaine qui l'accompagne comme du risque de déplaire, toutes choses dont il ne me viendrait pas à l'idée de me plaindre puisqu'elles sont la rançon de ma liberté et, dans nos sociétés ultra-matérialistes et consuméristes, d'une forme d'éthique qui rejoint cette fameuse dignité chère à tous.

Or, c'est parce que je ne transigerai jamais avec cette dernière que vous me trouvez ce matin insurgée contre ce que nous infligent parfois les éberlués évoqués plus haut quand ils se piquent d'organiser certaines manifestations en région ou en milieu rural au nom de la culture et de ce mot qui donne envie de sortir son revolver : le *vivre-ensemble*. Attention, je sais que ce je vais dire me sera d'autant plus reproché que ces initiatives locales sont le fruit d'associations dévouées, pleines de bonne volonté, animées par des personnes bénévoles très gentilles dont j'imagine quelle fête elles se font des mois à l'avance de leur « salon du livre »

annuel sans jamais se demander si cela en vaut bien la peine, à quoi ça sert, au bénéfice de qui et pourquoi.

L'arnaque est toujours la même : on vous contacte des mois à l'avance, vous faisant croire qu'on apprécie ce que vous écrivez, que vous retrouverez là-bas X et Y avec qui vous parlerez, débattrez, et serez même rémunérée, tout en faisant la promo de votre dernier livre et des autres, que naturellement vous signerez. À la fois flattée par tant d'égards et la perspective de rencontrer des lecteurs, séduite par un week-end au vert et les charmes à venir de l'Auberge du Cheval blanc comme des ripailles à l'ancienne qu'appréciait tant le défunt Jacques Chirac, vous acceptez. Grave erreur ! Outre que vous mettez trois heures et demie (avec correspondance) pour faire 200 kilomètres tant la ligne de train pourrie accumule les retards, vous êtes obligée de repartir avant la fin pour ne pas revivre la même galère. Entre-temps, vous découvrez que vous ne figurez pas sur le programme (pas de causerie et donc de cachet), que X et Y (pas fous ni cons) ont décliné, que les organisateurs n'ont jamais lu une ligne de vous (les notables du cru pas davantage) et qu'à la place de l'hôtel vintage, ces gens qui se piquent de culture et d'âme vous ont logée dans un cube à nom anglo-saxon en bord d'autoroute accessible seulement par carte magnétique. Il pleut. Vous vous couchez déprimée. Vous êtes coincée comme en prison. Demain sera un autre jour et fatalement il arrive. Il pleut toujours. Vous entrez dans un hall et cherchez votre table parmi les auteurs, majoritairement du coin ou y possédant des résidences secondaires, ce qui explique la présence massive d'ouvrages sur l'histoire régionale et les produits du terroir mais moins la vôtre. Vous trouvez enfin votre place mais pas vos livres. Le dernier paru trois semaines plus tôt n'est présent qu'en cinq exemplaires, car la gestion des titres a été confiée à la maison de la presse locale qui apparemment ne lit pas les journaux. Vous vous surprenez donc à prier pour que ne se présentent pas trop de lecteurs potentiels : aussi désespérant qu'absurde. Vous écoutez d'une oreille distraite les discours d'officiels qui s'autogratulent sur votre dos de prolo des lettres. Les micros grésillent. Le « pipole » de service qui bien entendu préside le jury du prix (must de tout festival) est en retard lui aussi à cause du train. Faute de lecteurs qui n'achèteront rien parce qu'ils ne vous ont pas « vue à la télé », vous contemplez les plantes vertes. Mieux : vous devenez vous-même une humble plante verte. Consolation ? Savoir que vous regagnerez bientôt votre solitude chérie pour vous venger par écrit de toutes ces misères.

NB : Cette chronique est ma dernière car vous le savez, La Croix a décidé de faire appel à d'autres plumes. J'en suis triste mais tiens à vous remercier du fond du cœur pour vos nombreux courriers et toutes vos attentions durant ces deux ans.